

Roman

**De chair
et de
marbre**

David Vall

David VALL

De chair et de marbre

© David VALL, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5724-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un corps vivant est un corps qui murmure toujours, parle souvent et hurle parfois. Quand un corps se tait, c'est qu'il est prêt à partir, à laisser s'échapper l'esprit qu'il accueille et qui le soutient en retour. Le silence est le prélude de l'extinction, le messenger discret du trépas. Quand la menace rôde dans la forêt, les bêtes font silence et se camouflent. Quand l'âme s'apprête à l'évaporation, le corps devient muet et se rétracte comme une coquille vide.

Les yeux bleu délavé de Cillian s'embuèrent de larmes. Nerveusement, il passa dans ses cheveux sombres et mouillés une main tremblante, celle qui ne tenait pas le revolver. Allongé sur son lit, une oreille plaquée sur l'oreiller, l'autre pressée par sa main armée, il écoutait son corps. En contrepoint du bruissement d'ambiance, semblable au son de la mer dans les coquillages, il s'efforça d'identifier chaque rumeur organique : le ressac obsédant de sa respiration, les battements sourds de son cœur, le flux sanguin dans les vaisseaux de ses tempes, le grincement de ses dents, la lente déglutition, les borborygmes indolents de son ventre...

Si bruyant, si présent, si pesant, si plein de la clameur de la vie et si vide pourtant. Dans la pénombre inquiétante de la chambre, son corps vivait et pourtant son esprit tout entier aspirait à la délivrance. Il n'avait que dix-neuf ans et cependant était prêt à accueillir la Mort, à la laisser l'emporter comme elle avait emporté son frère dans la soirée. Et il lui forcerait la main pour qu'elle le prenne. Même en fermant les yeux, paupières crispées, les reliefs du bloc des urgences lui revenaient en mémoire. Il revécut encore une fois cette scène irréelle avec la dureté de l'instant présent.

Plus que la présence de la mort, c'était la pesanteur du silence qui plombait l'atmosphère aseptisée de ce bloc des urgences. Comme une neige cendreuse, le silence qui suivait la mort recouvrait tout, jusqu'aux corps des vivants qui, inconsciemment, respiraient moins fort de peur de troubler cette quiétude solennelle et empesée. Après d'interminables minutes de lutte acharnée, le personnel médical avait dû s'incliner. L'heure du décès avait été notée, les machines débranchées, et la dernière infirmière s'était discrètement éclipsée de la pièce, laissant quelques minutes de recueillement à Cillian qui avait menacé de provoquer un esclandre si on ne lui accordait pas un ultime moment avec son frère.

Le corps reposait sur la table d'opération, recouvert par le linceul improvisé d'un drap blanc. Un appel de l'hôpital avait prévenu Cillian de l'accident peu après la tombée de la nuit. Il était venu aussi vite qu'il avait pu mais cela n'avait pas suffi. Il était arrivé trop tard pour voir une dernière fois son frère vivant. À présent, Erwan était ailleurs, déjà trop loin pour lui dire au revoir. Il ne restait plus de lui que cette enveloppe inanimée, déjà vide mais pas tout à fait morte encore. Après la mort clinique, la mort fonctionnelle pouvait prendre du temps avant de se produire. Les cheveux et les ongles qui continuaient de pousser après la mort, c'était un mythe. Mais tous les organes n'étaient pas égaux dans la course à l'abîme. Si la privation en oxygène et en glucose était fatale aux cellules nerveuses en seulement quelques minutes, un cœur, un poumon ou un foie pouvait être conservé viable pendant quelques heures, et un rein pendant plus d'une journée. En l'absence de carte de donneur dans ses papiers, on avait laissé tous ses organes à Erwan.

En partant, l'infirmière avait éteint les plafonniers de la pièce, ne laissant allumée que la lampe d'intervention montée sur bras articulé. Les tubes halogènes diffusaient un cône de lumière crue qui inondait le corps inerte et la table sous lui. Cillian restait en retrait, dans l'ombre, comme si le fait de poser le pied dans le halo lumineux suffirait à le pétrifier sur place. Cette frontière nette et pourtant impalpable suffisait à le tenir à distance, à le séparer de son frère. Cette frontière et le drap blanc qui occultait le corps d'Erwan, ne laissant visibles que les reliefs des membres, le bombement du torse, la crête du visage...

Erwan aurait eu vingt-deux ans dans un mois. Il travaillait comme coursier pour une grande maison d'édition. Ce soir-là en quittant son travail, il avait rendu visite à ses amis squatters, des artistes de la nouvelle vague adeptes de la « peinture sauvage » et bien souvent considérés par la municipalité comme de vulgaires tagueurs de banlieue. Erwan aimait passer du temps avec ces anticonformistes, versés dans l'art de refaire le monde autour d'un feu de camp allumé sur les toits d'une usine désaffectée. C'était, comme il disait, son « bol quotidien d'inspiration révolutionnaire ». Alors que la nuit était déjà tombée, une voiture avait refusé une priorité et renversé son deux-roues sur le chemin du retour. Le conducteur avait pris la fuite et les quelques témoins avaient décrit aux ambulanciers arrivés sur les lieux de l'accident une berline gris métallisé.

Le matin encore, Cillian avait chahuté avec son frère au moment du petit-déjeuner. Comme tous les jours, Cillian rechignait à aller à la fac. Sous la pression de son frère et à contrecœur, il s'était inscrit en premier cycle de lettres modernes. Il avait toujours détesté les matières pour lesquelles il fallait

apprendre par cœur ou raisonner par des formules. En revanche, dans les matières littéraires, la porte qui donnait sur la pensée individuelle était grande ouverte. Cillian estimait ne pas avoir besoin de suivre les règles de la société pour faire sa vie. Toutes les institutions, à commencer par la famille et le système éducatif, n'étaient pour lui que poudre aux yeux et cloaques étouffants. Mais peut-être se trompait-il... Quelle autre vie que celle inscrite dans le système ? Une vie de marginal : celui qui vit en marge de la société.

Cillian voyait souvent la société comme une page d'écriture : des lignes bien droites, des paragraphes taillés au cordeau, des mots harmonieusement espacés, des lettres bien rondes et formées... Et dans les marges, les annotations fougueuses et insoumises du correcteur, souvent tracées à l'encre rouge, la couleur du sang. Ces corrections naissent sur les pourtours vierges, grandissent et finissent par s'insinuer dans le texte, par le violer. De grands traits fendent les phrases et écorchent les mots, des modifications bouleversent l'équilibre établi pour jeter de nouvelles bases, forger un nouveau squelette, agencer un nouvel ordre.

Son frère le lui avait répété maintes fois : les mutations sociales naissent des marges et des marginaux. Ce sont eux qui enfantent les nouvelles tendances, les nouveaux courants de pensée et qui, par là même, offrent à la société son nouveau visage. Cet enfantement se fait souvent dans la douleur mais la résignation, ou l'habitude, arrive toujours pour calmer les masses et les conditionner à leur nouvel état.

Mû par une puissante force intérieure, probablement née du désir de regarder une dernière fois son frère en face, Cillian franchit le pas qui le laissait dans l'ombre de la pièce et le séparait du halo de lumière où baignait la table d'opération. Sous cette lumière froide, un frisson envahit son corps, faisant se dresser les courts cheveux de sa nuque et les poils de ses bras, se rétracter son scrotum. Sa respiration s'accéléra lorsqu'il posa sa main sur le drap immaculé. D'un geste de colère, il rejeta sèchement ce linceul pour découvrir le corps offensé de son frère.

Les traits apaisés du visage d'Erwan contrastaient avec la violence subie par sa chair. Du sang coagulé collait ses cheveux et laquait son visage, s'accrochant aux longs cils, maintenant les paupières closes. La lèvre inférieure éclatée déformait le dessin de la bouche et toute la joue droite n'était qu'une blessure béante, là où le visage avait probablement accroché le bitume. Sa chemise découpée laissait nu le torse tuméfié, profané. Le choc avait enfoncé la cage

thoracique. Au moment de l'impact, plusieurs côtes avaient éclaté et transpercé un poumon. Les médecins avaient placé un drain thoracique dans le flanc pour provoquer l'épanchement sanguin. Le trou était encore visible, ainsi que les traînées pourpres des écoulements sur la table.

Le regard vide de Cillian glissait sans émotion sur les outrages faits à ce corps. Son esprit détaché contemplait les blessures comme si elles n'étaient que des traînées inscrites par le passage d'une main injurieuse sur une statue de cire. Ce qu'il avait sous les yeux n'était pas son frère, juste un mannequin à demi nu qui avait servi de cible aux assauts furibonds d'un forcené.

Pour se protéger de la réalité, son esprit s'était comme déconnecté. Les images qui lui parvenaient ne passaient plus par le centre des émotions. Elles n'étaient que des clichés vides de sens, dépouillés de leur signification profonde, comme ces images de drames humains qui ponctuent les journaux télévisés à l'heure du repas : au mieux, un pincement au cœur nous étreint, une minute d'empathie nous habite pour ces enfants décharnés victimes de vendettas ethniques, pour ces veuves éplorées aux époux saignés sur l'autel de la guerre. Une minute d'empathie puis « passe-moi le sel s'il te plaît », le retour à la réalité du quotidien, parce que ces atrocités sont loin, parce qu'il faut bien continuer à vivre, parce que l'on ne peut pas continuer à vivre sans ériger une muraille entre la petite bulle de notre quotidien et les massacres ordinaires du monde extérieur. Un petit composant de notre cerveau se met en marche, comme les résistances des circuits électroniques, absorbant les surtensions, protégeant l'essentiel en aval.

Un haut-le-cœur s'empara soudain de Cillian et le plia en deux. Il s'écarta précipitamment de la table, bousculant une console sur roulettes chargée d'instruments médicaux. Dans le vacarme métallique du matériel projeté au sol, il se mit à vomir, agité de soubresauts nerveux. Lorsque l'infirmière fit irruption dans le bloc, elle eut la vision du corps exposé de l'accidenté et de celui, tordu par la nausée, du frère encore vivant. D'un geste rapide, elle recouvrit le cadavre du drap avant de se précipiter auprès de Cillian.

« Jeune homme, vous allez bien ? Suivez-moi, il ne faut pas rester ici. »

Le garçon se laissa soutenir par la femme en reprenant lentement ses esprits. Ils passèrent la porte battante pour parvenir dans le couloir aux relents d'ammoniac.

« Nous avons laissé un message sur le portable de vos parents. Vous devriez

attendre leur arrivée. Je vais vous donner quelque chose pour les nausées. »

Gagné par la révolte, Cillian repoussa brutalement l'infirmière et détaila en chancelant. Il bouscula au passage un interne chargé de dossiers médicaux, évita de peu un patient en béquilles avant de disparaître dans la cage d'escalier.

Il avait pris le métro, le RER, puis avait couru sous la pluie jusqu'à en perdre haleine. Il était enfin arrivé chez lui, trempé, époumoné, le sang lui battant aux tempes. Asphyxié par la douleur et la colère, rongé par l'impuissance et l'écœurement, il s'était précipité dans la chambre de ses parents, les haïssant plus que jamais de n'être pas là, puis avait forcé le casier du secrétaire où était caché le revolver : un vieux modèle hérité du grand-père maternel.

Cillian était seul face à sa douleur, seul face au désarmement, accablé. Son frère avait toujours tout été pour lui : son unique modèle, son meilleur et seul ami, jusqu'à la figure paternelle, remplaçant celui qui était presque toujours absent et même celle qui n'avait pas su prodiguer son affection comme toute mère devrait savoir le faire.

L'instinct parental n'existe pas. Certains parents savent comment faire de façon naturelle et spontanée. D'autres ne sauront jamais. Ceux-là ne devraient jamais avoir d'enfant. Cillian s'était construit grâce à son frère, comme un reflet de ce qu'il admirait chez Erwan. Il avait tout appris de lui : la confiance en soi, la loyauté, la persévérance, jusqu'au goût de lire. Et maintenant, que savait-il ?

Il savait que tout cela n'était rien en regard de la fortune, que le hasard et les aléas de la vie pouvaient réduire à néant tous les espoirs et même les êtres intègres. Il savait maintenant que tout pouvait basculer en une pulsation cardiaque, qu'aucune loi physique ou humaine, pas même divine, ne pouvait empêcher cela, et que le plus infime changement de variable dans l'équation de la vie pouvait conduire à ce que x soit égal à 0.

À présent, Cillian était là, écoutant le bruit de sa respiration et les mille manifestations discrètes et presque silencieuses de son corps, la main crispée sur la crosse de l'arme, l'index arqué sur la détente. La mort d'Erwan avait déchiré sa bulle individuelle. Il se retrouvait nu, sans défense et sans repère dans un monde hostile : en chute libre sans plus personne à qui s'accrocher. Alors quitte à tomber, autant accélérer la chute. Il partait rejoindre son frère, là où les fatalités n'avaient plus prise sur quoi que ce soit, ni sur qui que ce soit, là où aucun système ne dictait ses lois, dans les marges les plus reculées de l'existence, là où tout naissait et repartait inéluctablement. Vers l'ailleurs.

La détonation retentit sèchement, accusatrice sous le ciel d'orage, et un chien se mit à aboyer dans le quartier résidentiel de banlieue. Des particules de plâtre tombèrent du plafond et Cillian ferma les yeux par automatisme. Il décontracta tous ses muscles et le canon du revolver bascula contre son front. Il sentit aussitôt la brûlure du métal chauffé et eut un mouvement réflexe de recul de la main. L'arme s'envola pour retomber durement sur le parquet et glisser jusque sous la commode.

« Et merde... » murmura Cillian en se massant le front.

Il se redressa en enfouissant son visage entre ses mains. Un poids écrasant lui oppressait la poitrine. Il aurait voulu arracher l'angoisse qui lui collait à la peau, extirper de ses entrailles cette pierre de feu qui lui consumait les chairs. Mais plus que tout, il aurait voulu faire taire cette voix insistante qui lui criait de renoncer à ses élans morbides, de se dresser sur ses jambes et de vivre. Cillian venait d'essuyer une rebuffade de la mort elle-même. Ou plutôt, il n'avait pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de ses actes et de ses résolutions. Sa détermination avait pâli devant la peur de l'inconnu, cet inconnu qu'il sollicitait la minute d'avant pour oublier ses peines et le vide qui l'habitait.

Erwan aurait souhaité qu'il vive. Cillian ne pouvait aller à l'encontre de la volonté de son frère. Il lui devait au moins ça. Alors soit, il allait vivre. Mais pas comme ça, songea-t-il en regardant autour de lui les perspectives de sa chambre plongée dans la pénombre. Pas dans ce monde conventionné, régi par les règles de la famille, de la cité, de la société. Pas dans ce monde qui permettait que des innocents trouvent la mort au coin d'une rue sans la moindre raison. Pas dans un monde où les coupables pouvaient fuir les responsabilités de leurs actes. Il fallait qu'il parte, qu'il quitte le contexte formaté dans lequel il avait toujours vécu, qu'il s'arrache aux lignes franches de ce monde d'apparences pour se retirer dans les marges, là où les conventions n'avaient pas droit de cité. Ces marges qui avaient tant fasciné Erwan et qui pourtant n'étaient jamais totalement parvenues à le capturer en leur sein ensorceleur...

Cillian, lui, se laisserait happer. Il ne pouvait pas se réveiller demain et rejoindre ses parents pour le petit-déjeuner. Il ne pourrait pas les regarder en face, eux qui n'avaient pas même été là pour voir le corps mutilé de leur fils aîné et l'âme à vif de leur cadet. Où étaient-ils encore, d'ailleurs ? Chez des amis en train de déguster un savoureux repas, au cinéma en train de regarder la dernière comédie en date ? Ils n'étaient pas là et c'était tout ce qui importait aux yeux de Cillian en cet instant. Ils auraient dû être là mais ils n'y étaient pas.

D'un vif revers de la main, Cillian sécha les dernières traces d'humidité laissées par ses larmes sur ses joues. Il se leva de son lit et ôta de la grande armoire qui lui faisait face un sac de sport en toile dans lequel il enfourna quelques vêtements et affaires personnelles. Il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour réunir tout ce qu'il voulait emporter avec lui, pas plus de cinq minutes pour trancher tous les liens qui l'attachaient encore à cette demeure et à cette famille. Pas plus de cinq minutes pour arracher le masque qu'il avait toujours porté en société afin de satisfaire aux conventions, usages et préceptes. Pas plus de cinq minutes pour devenir l'un de ceux que son frère avait toujours louangés : un marginal...